

UNIVERSITÉ DU CITOYEN

Séance Plénière du samedi 26 novembre 2005

Violences et médias

Avec

Hélène Romeyer et Benoît Lafon

Université Stendhal

Institut de la Communication et des Médias

Groupe de recherche sur les enjeux de la communication



En partenariat avec :

La ville d'Eybens, Le Conseil Communal de Consultation des Citoyens (4C)
Contact : Annie Mouraille - Tél. : 04 76 60 76 45 - Mairie d'Eybens

Présentation de Benoît Lafon

Je suis maître de conférence à l'Institut de la Communication et des Médias qui appartient à l'Université Stendhal - Grenoble 3 (lettres, langues, langage et sciences de la communication). La composante sciences de la communication est basée à Echirolles. J'ai fait des études de sciences politiques et ma thèse portait sur le rôle politique de la télévision.

Nous sommes, Hélène et moi, chercheurs au GRESEC (groupe de recherche sur les enjeux de la communication).

La communication est un champ assez vaste qui touche aussi bien la communication des organisations, la communication publique, mais aussi et surtout les médias.

Nous sommes plutôt spécialisés dans les médias et la sociologie des médias. Nos thèmes de recherches sont axés sur la télévision, le journalisme de télévision et un petit peu la presse écrite, par extension.

Présentation d'Hélène Romeyer

Je suis en contrat post-doctoral, ce qui signifie que j'ai soutenu ma thèse l'an dernier, et je suis dans l'attente d'un poste. Ma thèse portait sur « Arrêt sur images et l'Hebdo du médiateur » deux émissions de télévisions. Cette année pour l'institut national du cancer, je travaille sur la représentation du cancer dans les médias. J'ai fait auparavant des études d'histoire à Lyon.

Introduction

Benoît Lafon

En préambule, nous tenons à attirer l'attention sur le média centrisme,

Qu'est-ce que le média centrisme ? C'est expliquer le réel par l'action des médias et penser que les médias ont une action tellement centrale qu'ils sont déterminants dans l'évolution sociale.

Ce n'est pas parce qu'on s'intéresse aux médias et qu'on travaille sur les médias qu'on les place au cœur des processus sociaux et de l'évolution de la société. Ça ne veut pas dire qu'ils n'ont pas une place croissante dans la société, dans les processus sociaux, cela ne veut pas dire qu'ils ne prennent pas la place d'institutions qui occupaient une place dominante par le passé ou qu'il y n'y ait pas des recompositions dans les discours de la société.

Toutefois, les médias ne sont pas le seul principe actif des changements sociaux. Donc il faut faire attention au média centrisme et à ce qu'on peut appeler aussi le déterminisme technologique, c'est-à-dire penser que la société va dans un sens déterminé, qu'on peut prévoir notamment en étudiant les changements de techniques. Penser que l'arrivée des réseaux, notamment d'Internet, va modifier radicalement nos façons de vivre, est un raccourci un peu rapide. Internet est un outil comme les autres outils sociaux, comme l'a été, par exemple, l'industrialisation des moyens de production. Donc, cela fait partie des changements sociaux, mais ce n'est pas le seul principe actif : il faut faire attention à ce genre de raccourci, notamment sur la thématique de la violence.

On ne doit pas, je pense, partir du principe que les médias ont un rôle prépondérant dans cette transmission de la violence ou dans la reproduction de ce genre d'image. Ils ont un rôle à jouer, ils sont partie prenante, mais comme toutes les autres institutions sociales, comme tous les autres lieux de la société finalement. De même, partir avec des raccourcis sur la violence des médias, c'est entrer un peu dans une vision qu'un sociologue des médias, Eric Neveu, a appelé une mythologie, la mythologie sur les médias qui vont résoudre les problèmes de la société ou au contraire, contre mythologie des médias qui amènent à la fin de la culture et la fin de la société. Tout cela, ce sont

des représentations mythologiques, on est dans le domaine du prophétisme et du discours incantatoire par rapport au rôle des médias.

Les questions que nous allons évoquer :

* Quelques réflexions en réintroduisant le temps long, c'est-à-dire penser que les médias ne sont pas qu'une question d'actualité, les médias ont toujours été présents sous des formes diverses dans notre société et ont toujours eu un rôle social. La nouveauté est peut-être qu'on est entré dans le 20^{ème} siècle, dans une ère où les médias ont eu ce caractère de « masse », qui touche l'ensemble de la société. Il faut donc placer la réflexion sur le temps long, dans la profondeur historique du phénomène.

* Ensuite, Hélène traitera de la question de la télévision spécifiquement, parce que c'est, avec le cinéma, le média de masse encore dominant à l'heure actuelle, aucun autre média n'a cette puissance de toucher jusqu'à 10 millions de personnes en une soirée. Donc du fait de l'intérêt particulier de ce média, elle posera la question des effets de la télévision sur les publics et la question image de violence et violence des images.

* Puis, nous traiterons de la question de l'actualité : c'est-à-dire l'information journalistique et les débats médiatiques autour de la violence et, au-delà de la violence, de l'insécurité. On abordera quelques points sur cette question pour essayer de montrer qu'il s'agit peut-être d'un thème qui masque les véritables enjeux, et surtout comprendre que la violence est peut-être liée à l'insécurité et que l'insécurité n'est peut-être pas à comprendre au pied de la lettre.

1. La violence des discours médiatiques : évolution et légitimation des formes d'écriture

Benoît Lafon

Au-delà du contenu des messages, des sens véhiculés, les médias créent des formes d'écriture, des langages qui leur sont propres. Les analyses menées sur les médias ces dernières années s'intéressent davantage à la relation qu'établissent les médias avec des publics qu'aux messages que ces médias émettent. On considère que la construction du sens se fait sur un temps plus ou moins long et non pas dans l'immédiateté de la transmission d'un message. Isoler un message et l'analyser est donner à ce message une importance particulière qu'il n'a pas forcément.

Si on étudie un média en isolant un message, on risque fort de créer ce qu'on appelle des artéfacts, c'est-à-dire de donner une compréhension artificielle du phénomène. Si j'isole un reportage à la télévision, si j'isole un article dans un journal, est-ce que pour autant j'ai traité la question du rôle que remplit ce média ? Non, au contraire, j'ai isolé un point précis sans me rendre compte du rôle du média dans son ensemble.

Ce qui est plus intéressant, c'est de s'intéresser à la relation que crée le média avec son lectorat, avec son public, avec son audience et de voir à la fois, comment le média va émettre des symboles, des signes, des messages, et comment ces signes et ces messages constituent une action, à destination du public. Ce sont des approches que l'on qualifie de sémio-pragmatiques parce qu'on analyse les symboles qu'émettent les médias : c'est le rôle de la sémiologie, l'analyse des symboles, une extension de la linguistique qui a été définie dans les années soixante par Roland **Barthes** notamment ou Umberto Eco. La sémio-pragmatique étend le rôle de la sémiologie et elle analyse les signes dans la relation qu'ils créent avec le public.

La pragmatique est l'action, l'échange, l'interaction entre les médias et les individus et on essaie de comprendre quel est le type de relation, de discours qui est privilégié : est-ce une relation de

proximité, est-ce qu'on retrouve une relation de connivence sur le ton du divertissement, est-ce qu'il s'agit d'une relation de domination, etc. Et comment les symboles sont utilisés pour construire cette relation ? Certains auteurs, comme Jean-Pierre Esquenazi, de l'Université de Lyon, se sont intéressés au pouvoir de TF1, par exemple. Quel est le réel pouvoir de TF1 ? La problématique n'est finalement pas tellement de dire le pouvoir de TF1 est de nous imposer des représentations et des messages, c'est plutôt de nous imposer un type de relation particulier, c'est-à-dire que l'individu qui regarde TF1 entre dans le rôle qui est prédéfini par TF1. Donc, d'une certaine façon, nous nous coulons tous au quotidien dans un moule qui est celui que créent les médias, qui est une relation de lecture particulière. Au-delà de la question des effets et de la « seringue épidermique » (figure de la science de la communication), on pourrait dire qu'on nous ferait une seringue et qu'on nous donnerait des représentations et nous agirions ensuite en fonction des représentations que nous avons reçues ? C'est un petit peu simpliste, c'est ce qu'on pensait dans les années 20 - 30, quand on analysait la propagande. On se rend compte que les réceptions sont beaucoup plus diverses.

Il s'agit donc pour les publics (le pluriel est nécessaire dans ce domaine là) de se familiariser avec les opérations de codage - décodage liées à ces langages spécifiques, que sont les langages qu'utilisent les médias pour créer une relation et créer une identité. Chaque média a une identité, qu'on appelle une identité discursive, son propre discours qui crée son identité.

Chaque époque a ses propres médias, qui offrent leurs modes spécifiques de représentation et de symbolisation du réel. Cela veut dire que chaque type d'expression est un média, chaque fois qu'on introduit du temps dans l'échange, il y a discours médiatique, chaque fois qu'une information est codée et émise à destination d'un public, il y a média finalement. La peinture rupestre est une forme de média de ce point de vue là, de la même façon que la littérature ou la télévision. Si on part de ce principe-là, on voit que les représentations auxquels les individus se forment, apprennent à former leur regard sont des productions d'autres individus, qui sont ces acteurs des médias. Cela veut dire qu'en fait, on a, à un moment, production discursive nouvelle, un nouveau type de discours qui émerge, parce qu'on utilise une nouvelle technique d'expression, que les personnes qui contribuent à créer ce nouveau langage diffusent ces discours auprès d'un public et que ce public se forme à ces nouvelles formes d'écriture et les intègre.

Il faut considérer les médias de façon dynamique, c'est-à-dire que l'apparition d'une nouvelle forme d'écriture redéfinit leurs rôles et que l'apparition d'un nouveau média n'efface pas les médias antérieurs mais les redéfinit d'une certaine façon. Un média devient un média ancien, la télévision est en train d'acquiescer ce statut peu à peu, par l'apparition de nouveaux médias, notamment les médias numériques.

Les médias sont partie prenante de la dynamique sociale. Nous sommes dans une société qui est en perpétuelle invention.

Les sociologues ont appelé cela la construction sociale de la réalité, c'est ce qu'on appelle les théories constructivistes, qui pensent la société comme une réalité en perpétuelle création. Finalement, la société est faite des représentations qu'on a chacun dans nos têtes et qui nous font agir d'une certaine façon. En ce moment on est bloqué dans le présent, on est toujours bloqué dans le présent, mais qu'est-ce qui fait que la société se perpétue : c'est qu'on a une mémoire et une projection dans l'avenir et qu'on crée la société au quotidien et les médias sont parties prenantes de ce processus. Ils sont à la fois causes et conséquences de ce processus. Les personnes qui créent ces discours médiatiques le font parce que c'est une conséquence des représentations qu'eux-mêmes ont reçues, d'une demande sociale qu'ils identifient. Ils créent des représentations qui sont reçues par les publics, ça veut dire que finalement, sur ce thème de la violence, les médias produisent des représentations qui ne sont pas déconnectées de la réalité, d'un processus, ils ne

créent pas des représentations violentes tout d'un coup, sans raison apparente, ils les créent pour des raisons précises qu'il s'agit d'essayer de comprendre.

Donc, il faut être méfiant à l'égard de simplifications abusives sur le rôle des médias, de type média centrisme. Des approches célèbres comme celle de Marshal Mac Luhan, dans les années 60, avec le média, c'est le message, la notion de village global, de village planétaire. Ces simplifications sont des intuitions qui peuvent nous aider à réfléchir, mais qui simplifient et qui masquent la complexité des phénomènes et la complexité de la réalité de la société.

Ces discours et ces langages produits par les médias, ont pour objectif d'avoir des effets. Les personnes qui émettent ces messages ont un but, ils souhaitent créer un effet social. Il faut toujours penser la société comme un ensemble de communautés plus ou moins distendues. Il n'y a pas des classes sociales délimitées nettement, mais plutôt des groupes sociaux avec des processus d'échanges entre eux. Ces communautés s'expriment par différents canaux, par différents biais, ça peut être des réunions publiques (comme ici, on émet un certain nombre de messages dans un but précis). Ces communautés utilisent aussi les médias, donc les médias sont, d'une certaine façon, des communautés, puisque les médias créent des discours spécifiques. Il s'agit donc de comprendre comment les médias reflètent des rapports sociaux qui vont de la coopération jusqu'aux approches stratégiques et jusqu'à « la manipulation », peut-être.

Enfin, les médias traduisent nécessairement les oppositions et les conflits de la société. Les médias ne sont ni bons, ni mauvais, ils traduisent simplement des rapports de force, qui vont du souci d'intercompréhension jusqu'au souci de manipulation dans la société. Cela veut dire qu'on ne peut pas traiter les médias de façon univoque, simplificatrice, en disant que telle chaîne de télévision nous manipule. Non, elle crée un contrat de lecture, une identité discursive dans un but précis. Mais, au sein même de cette chaîne de télévision, par exemple, il y a des acteurs qui souhaitent faire œuvre d'éducation, et qui vont faire un effort d'explication, par exemple, parce qu'ils placent leur niveau d'exigence à ce niveau-là, d'autres au contraire ont un niveau d'exigence qui est simplement de gagner des parts de marché et de permettre au média d'avoir une visée d'expansion sur le marché sur lequel il se trouve.

Il ne faut pas oublier que les médias sont des entreprises dans des marchés, mais au-delà de cela, il ne faut pas non plus être simplificateur et être naïf sur cette idée d'entreprise dans un marché, et c'est valable pour tout autre forme de discours social. Une association loi 1901, qui n'est pas une entreprise sur un marché, a un enjeu spécifique et qui est, de ce point de vue là, en concurrence avec les associations du même type. Elle souhaite se faire connaître et a une vision d'expansion, avoir du succès, une implication sociale plus grande... Cela fait partie de la dynamique sociale. Les médias sont simplement des résultantes des rapports de forces d'une société à un moment donné. Les médias traduisent nécessairement les oppositions et conflits de la société, et par voie de conséquence, sa violence intrinsèque. Dans une société, les êtres humains échangent, mais pas toujours dans un souci de compréhension mutuelle et d'harmonie.

L'étude de la communication interpersonnelle nous montre cela : les échanges se font toujours pour un certain nombre d'enjeux. Des chercheurs, comme Erving Goffman, ont étudié les enjeux de la représentation de soi. Dans une communication, nous avons toujours des enjeux opératoires, c'est-à-dire, faire comprendre son message, échanger et s'enrichir, mais il y a aussi des enjeux de la représentation de soi-même et donc de l'imposition de sa propre image. Les médias ne sont pas exempts de ce type de rapports sociaux, les médias sont des productions humaines avec tout ce que

ça implique d'impuretés. Un média n'est pas pur puisqu'il est à l'image de la société humaine, qu'il est une institution sociale issue de la société.

Le langage des médias, l'écriture des médias est le fait de communautés qui cherchent à produire des discours dans un ensemble de buts précis. Il constitue une ressource. Emettre des messages par le biais d'un média, c'est émettre sa propre vision du monde, c'est émettre sa propre richesse, émettre des représentations dans le but de convaincre quelqu'un d'autre et de montrer sa vision du monde.

De ce point de vue, le langage, la communication et les capacités à communiquer sont à considérer comme une ressource et comme une richesse, un capital symbolique. Cela renvoie aux approches de Bourdieu : la communication, les connaissances, le langage, la capacité à communiquer sont des ressources inégalement réparties. Certains groupes sociaux auront la possibilité de s'exprimer par le biais de certains médias, d'autres groupes sociaux seront plus démunis par rapport à ces ressources et auront moins de capacités à s'exprimer. Les médias traduisent bien des rapports de force. Il s'agit d'essayer de comprendre comment les médias seront plutôt liés à tel type de communauté, auront plutôt un type d'identité discursive donc de discours qui donne une identité propre assimilable à une communauté sociale particulière.

Chaque fois qu'un nouveau média émerge, ce sont des nouveaux codes de langages qui sont définis, en rupture avec les codes anciens. Il y a toujours cette idée d'apparition d'un nouveau média et de rupture générationnelle avec les anciens médias. Le nouveau média apparaissant aura toujours tendance à jouer l'opposition, de façon à se positionner par rapport aux médias antérieurs, il aura tendance à jouer la logique du conflit, de l'opposition et donc de choquer et d'utiliser des représentations en opposition avec les représentations précédentes. Choquer par la violence ou le caractère cru des messages est alors un objectif recherché, revendiqué.

Un panorama très rapide (en sautant beaucoup d'étapes) pour illustrer :

Lors de la Renaissance, la peinture, la sculpture se faisaient en rupture avec les codes précédents. Il s'agissait de libérer le corps et de choquer la conception morale de l'église catholique. Déjà, le développement du média qu'est l'art pictural et la peinture s'est fait en rupture et devait choquer le code dominant d'une époque, par son caractère cru et violent. Les encyclopédistes du 18^e siècle, Rousseau, Diderot, ont produit des écrits qui se devaient d'être choquants, de secouer les idées reçues, voire même d'aller au devant de l'exotisme et de proposer une vision.

De la même façon, au 19^e siècle, le développement de la presse commerciale de masse se fait en rupture avec les codes des bien-pensants et au contraire, met en avant une culture des faits divers. On voit des propos extrêmement violents de la part des polémistes (Barrès sur la droite nationaliste, Maurras ou Léon Daudet sur la polémique de l'Action Française). Tout cela, ce fait en rupture avec les codes dominants, avec la société bien pensante. Dans la littérature, Louis Ferdinand Céline dynamite d'une certaine façon les styles et introduit le langage populaire. Dans l'art pictural, apparaissent l'impressionnisme, le fauvisme, le cubisme.

Le même phénomène se passe à la radio : Europe 1 dans les années 50, les radios pirates à la fin des années 70 qui amèneront la libération de la bande FM avec la loi de 1982 sur la liberté de la communication audiovisuelle et l'apparition des radios jeunes qui ont un ton décalé. Lafesse, humoriste, devenu célèbre pour ses impostures, dans les années 70, sur Carbone 14, avait des propos parfaitement outranciers et choquants dans le but de secouer.

En musique avec le rock'n'roll, le rap ou la musique électronique, il y a toujours l'intention de définir une identité discursive en rupture avec les médias dominants d'une époque.

Le cinéma a produit plusieurs nouvelles vagues : Pierrot le fou de Godard, Taxi Driver de Scorsese, Baise-moi de Virginie Depente.....

L'idée est-elle plus le message ou le fait de parler et de faire parler et de créer une nouvelle communauté sociale en opposition avec une ancienne communauté dominante ?

Le jeu vidéo est la dernière forme en date qui a pu choquer par la violence, et pourtant le jeu vidéo est un langage beaucoup plus riche qu'il n'y paraît. On retient du jeu vidéo les éclaboussures de sang avec un type spécifique de jeu vidéo qui s'appelle le FPS : first person shooter, une personne qui tire sur les autres. Quelques jeux vidéo comme ça ont été célèbres depuis les années 80, 90. Maintenant, le jeu vidéo est bien plus riche et bien plus large comme genre à proprement parler. Il y a encore un rejet à priori car il est le dernier genre en date. Toutefois, il y a des évolutions. Cette semaine, l'Express consacre un dossier aux jeux vidéo où justement, pour une fois, il n'y a pas tellement introduction de l'idée de violence, on voit plutôt l'aspect en voie d'institutionnalisation de ce genre avec les énormes capitaux que le jeu vidéo nécessite, peut-être beaucoup plus que les films de cinéma à l'heure actuelle et l'énorme succès mondial de ce genre de produit culturel. Il est en voie de devenir un nouveau type d'écriture aussi, un nouveau discours social.

Pour terminer, je pourrais évoquer rapidement Theodor Adorno et Max Horkheimer en 1947, qui sont des philosophes de l'école de Francfort, école d'obédience marxiste qui à l'époque déjà dénonçait la culture du cinéma hollywoodien et la culture industrielle. Ils définissent le concept d'industrie culturelle, voyant les médias devenir des médias de masse, à travers la presse, le cinéma. Dans «La dialectique de la raison», ils concluent que la société moderne entraîne «une dépravation de la culture», voire son déclin, et qu'elle «fait progresser l'incohérence barbare dans les esprits». Si on parle d'incohérence barbare dans les esprits, cela signifie la violence généralisée et la fin de la civilisation. Soixante ans plus tard, où en est-on ? La société est-elle en déliquescence totale ou finalement la société fonctionne-t-elle toujours ? Oui, elle fonctionne toujours et les statistiques officielles laissent paraître une baisse de la criminalité liée notamment aux homicides ou la progression des incivilités, donc des pathologies sociales spécifiques à notre société, mais qui sont peut-être moins graves dans leurs effets que les pathologies sociales antérieures. Et il faut sortir du catastrophisme ambiant concernant ces questions. Il serait bon d'aller contre le sens commun...

2. Violence des images et images de violence à la télévision

Hélène Romeyer

Mon propos porte sur la télévision. La première chose à noter est sa consommation : la consommation télévisuelle quotidienne des foyers français est de 5 h 31 en moyenne par jour et par personne, contre 3h50 dans les années 80 d'après Médiamétrie. Le temps passé devant la télévision est en constante augmentation, à cela s'ajoute la multiplication des supports (multiplication des chaînes, réseaux satellites, réseaux numériques).

Pour nombre de personnes, l'outil télévisuel est l'unique accès à l'information, et le principal moyen de tuer le temps.

La télévision est-elle devenue une fenêtre ouverte sur la violence du monde ou la violence en société ?

La plupart des propos liés au problème d'images violentes ou à la violence des images se concentrent actuellement sur la télévision. Ce débat est entretenu par des faits divers récurrents dans l'actualité, en France, les émeutes dans les banlieues et leur retranscription dans l'actualité. Les responsables de plusieurs meurtres en Espagne ou aux Etats-Unis disent avoir imité tel héros de tel film ou de jeux vidéo.

Si violence et télévision sont souvent associées ou interrogées de façon problématique, aucun lien de causalité n'a pu être établi entre images violentes ou violences des images et comportements violents. Il faut donc éviter de tomber dans ce déterminisme médiatique qui voudrait faire des médias ou des images, le vecteur d'un passage à l'acte.

La violence à la télévision et ses effets

* Pour définir ce qui peut constituer une violence à la télévision, une mission d'évaluation, d'analyse et de propositions a été mise en place, présidée par Blandine Kriegel (philosophe). Cette mission a rendu un rapport en février 2003 qui définit la violence comme «la force dérégulée qui porte atteinte à l'intégrité physique ou psychique, pour mettre en cause, dans un but de domination ou de destruction, l'humanité de l'individu».

Cette définition soulève deux points essentiels :

- elle signale une force dérégulée ce qui suppose donc un organe régulateur, donc qu'on se dote de normes, de modalités de contrôle, voire de sanction,
- elle met strictement sur un pied d'égalité la violence physique et la violence psychique. C'est la première fois que la violence psychique est reconnue sur le même plan que la violence physique, au niveau des médias.

* L'objectif du rapport Kriegel était de donner une définition objective de la violence. Le problème majeur concernant la violence dans les médias, notamment au niveau des images, est la subjectivité de la notion. Ce que soulignent tous les responsables des grandes chaînes de télévision françaises quand on leur demande de se positionner par rapport aux images violentes ou à la violence des images : Edouard Boccon-Gibod pour TF1 affirme que « personne n'a su lui donner une définition acceptable de la violence » ; Mike Le Bas pour M6 ajoute que « la violence ne pas peut se mettre en équation », et Olivier Zegna-Rata, directeur de programmation de France 2 renchérit en s'interrogeant : « Où dois-je mettre le curseur entre une violence acceptable et inacceptable ? ». C'est poser la question qu'est ce que je peux ou que je dois diffuser et qu'est ce que je ne diffuse pas ». Le rapport Kriegel n'a pas tranché et il est impossible en fait de définir objectivement la violence et de fixer des normes qui soient communes à tous.

* Ces interrogations de la part des responsables de programmation mettent en avant, outre que le caractère subjectif de l'appréciation de la violence vient de notre mode de réflexion, le fait que ce qui choque dépend à la fois de la culture de l'individu qui le reçoit, de la culture de son pays ou de la civilisation dans laquelle il se trouve et des valeurs à travers lesquelles il a été éduqué. Exemple : pendant la guerre en Irak, on a eu des images d'égorgeement. Au-delà de l'assassinat qui reste abject, quelque soit la motivation, il y a des médias qui ont diffusé l'image, d'autres ne l'ont pas diffusé. Parmi les personnes qui ont reçu ces images, par télévision ou par Internet, certains les ont trouvées très violentes et d'autres non. C'est un pur problème culturel. Dans les sociétés moyen-orientales, l'égorgeement n'est ni plus ni moins violent que quelqu'un qui se fait fusiller. Ça vient de leur histoire, des traditions, des mythes, du folklore où c'est un acte qui n'a pas du tout le caractère choquant ou violent qu'il peut avoir chez nous. Ce qui ne veut pas dire que la société orientale est plus ou moins violente que l'occidentale.

* A partir de là comment établir une norme commune ? Notre façon de recevoir une image comme violente ou non violente dépend de la représentation de la violence et la culture que l'on en a dans le pays où l'on se trouve, son histoire propre, son éducation... Il est impossible de donner des normes de régulation d'images violentes communes à l'ensemble des pays. Et même pour la France, on a tous des façons différentes de recevoir une image.

Si on se recentre sur le cas français, le débat sur la violence des images est à replacer dans la montée d'un discours sécuritaire, qui est très présent en ce moment dans l'espace public français. Ça va du thème de l'insécurité pendant les présidentielles, à la gestion de la récente crise dans les banlieues, en passant par la loi contre le proxénétisme et la lutte contre les attentats, voire la grippe aviaire et tout ce qui est lié au principe de précaution qu'il soit lié à l'alimentation ou au nucléaire. Dans une part de l'émergence du débat, il faut relier ça à un contexte sécuritaire qui déborde largement le cas des médias. Il faut bien garder aussi à l'esprit les objectifs politiques poursuivis par un certain nombre de discours sur la violence.

* Toutes les études, qui ont eu lieu en France ou dans d'autres pays, notamment les pays anglo-saxons, s'accordent à dire que face à des images violentes, chacun d'entre nous éprouve des sensations désagréables telles que « l'angoisse, la peur, la colère ou le dégoût ». C'est une réaction jugée comme normale face à un spectacle, car la télévision reste un spectacle, puisque le but d'un spectacle est de provoquer une réaction, quelle qu'elle soit. Face à une image violente, on a une réaction normale, de la même façon, on ressent de la tristesse en regardant un film triste, on est plutôt souriant en voyant une comédie. Ces effets font partie des effets à court terme d'une exposition à un spectacle.

Là où ça devient plus problématique pour la télévision et sans doute pour le cinéma, c'est quand on s'interroge sur les effets à longs termes supposés. Là, on n'a rien pu démontrer, mais en gros, il y a quatre effets qui sont potentiellement en débat sur les images de violence

1 - l'effet cathartique : il s'agit du processus par lequel le spectateur ou le téléspectateur d'une tragédie, d'une image violente se libère de ses affects en endossant fictivement l'action des héros qui sont face à lui, héros au sens de la fiction, ou héros de l'actualité tout simplement. Cette thèse est rejetée, par exemple, par le rapport Kriegel sur la télévision. En effet, normalement dans le processus de catharsis tel qu'il a été défini, au départ, par Aristote, il y a une étape de mise à distance du spectacle et c'est quand même un tout petit peu contradictoire de dire à quelqu'un qu'il a pu se mettre à distance et remettre les choses en l'ordre tout en passant à l'acte d'un passage violent. C'est un effet qui n'est reconnu par aucune étude française ou autre. Pour Serge Tisseron, psychanalyste qui a énormément écrit sur la violence des images, la catharsis, si elle existe, va être de très courte durée et être mise en mots par les téléspectateurs, puisque pour que le processus se déclenche, il faudrait que le téléspectateur puisse en parler. Serge Tisseron dit, que d'un pur plan psychanalytique, le téléspectateur va être peu enclin à invoquer des réactions qui lui sont très personnelles et intimes. Cette non mise en mots, la catharsis, si elle a lieu un tout petit laps de temps elle s'éteint immédiatement. Aucune étude n'a pu réellement démontrer cet effet cathartique.

2 - Il est sans doute préférable de se référer aux effets de projection et d'identification quand on veut mesurer l'effet de violence dans les médias. Il s'agit des rapports affectifs du téléspectateur avec un héros télévisuel (héros de fiction ou de l'actualité). La projection du téléspectateur sur un héros de série qui gagne toujours la partie, qui s'en tire toujours bien, qui résout les affaires... Certains, notamment les plus jeunes, ont tendance, cela a été prouvé pour le coup, à adopter les méthodes, les façons de faire, le discours de ces héros récurrents auxquels ils s'identifient au fur et à mesure de la réalité, de la fiction ou du jeu.

3 - L'effet de désensibilisation qui consiste notamment en une lente mais croissante indifférence du téléspectateur face à la violence. Il va être tellement surexposé à des images violentes ou à la violence des images qu'à un moment donné, on arrive à une banalisation de la violence et on ne se rend plus compte que ce que l'on a face à nous est une situation exceptionnelle au sens premier du terme. Cet effet de désensibilisation est avéré et est plus dangereux, à mon avis, car sur le long terme.

4 - L'incubation revient un peu à la même chose et découle directement de la désensibilisation. L'incubation touche peut-être plus particulièrement le journal télévisé et c'est le processus qui nous donnerait l'impression que la vérité partielle ou partielle que nous donne le journal télévisé est l'exact reflet de ce qui se passe à l'extérieur. C'est intégrer ce que l'on a face à nous, comme étant ce qui se passe réellement partout et universellement. Par exemple, on a très bien vu cet effet dans les images qui ont été données des incivilités dans les banlieues. Cette incubation s'est très bien faite à l'extérieur. Par exemple aux Etats-Unis ou en Chine, on a vu certains journaux étrangers titrer « la France au bord de la guerre civile » et c'est allé suffisamment loin pour que des ministères donnent des consignes aux étudiants étrangers venus étudier en France de faire très attention à eux. Ce phénomène d'incubation est plus rapide que celui de désensibilisation et fonctionne pratiquement pour tous les médias et a été avéré un peu partout.

Au final, démontrer un effet réel de toutes ces notions reste difficile, notamment le côté passage à l'acte : parce que je vois des images violentes j'ai un comportement violent. Par contre, l'effet théorique existe et est toujours possible. Mais ce qu'il faut souligner, comme l'ont fait plusieurs chercheurs et comme le dit le rapport Kriegel, c'est que le lien de causalité entre consommation d'images violentes et violence sociale « n'existe que chez des sujets dont les conditions de vie empêchent la construction d'une identité forte », c'est-à-dire des conditions d'éducation et familiales difficiles, des troubles comportementaux, des difficultés langagières, financières, etc. Ce n'est pas seulement le fait de consommer de l'image violente, c'est quand cette consommation d'images violentes vient rencontrer des facteurs plus ou moins déclenchants mais qui préexistent à l'image violente. Dans la plus part de cas, ce que concluent les études, c'est que le visionnage d'images violentes n'entraîne pas un passage à l'acte. Si il entraîne un passage à l'acte, c'est qu'il y a d'autres problèmes comportementaux ou identitaires préexistants à ce que le média a pu donner. Ces comportements ou ces risques de comportements préexistaient aux médias et aux images.

Images de violence, violence des images

Dans le débat sur la violence des images, il faut revenir sur les différentes typologies d'images. On ne peut en effet raisonner de la même façon sur les images de fiction et celles de l'actualité.

*** Images de violence**

L'actualité ne fait que nous relater des faits existants. Certes, ils sont relatés avec la subjectivité et les mots du journaliste, avec sa mise en mots et sa mise en scène particulière, toujours dans le but de capter un maximum de téléspectateurs ou de lecteurs parce qu'il faut vendre, c'est une entreprise. Mais ce sont des faits qui existent.

De ce point de vue la question est plutôt : faut-il ou doit-on montrer des images de violence (guerre, morts, accidents, révoltes, etc.) dans les journaux télévisés ? Pour ma part, j'ai tendance à considérer que ce n'est pas parce que la réalité est difficile et violente qu'il faut l'occulter. C'est le travail des journalistes que de nous informer. A charge pour eux de recouper leurs informations et d'essayer de nous les présenter sans effets de manche, sans en rajouter. Mais à charge pour nous de savoir encadrer, notamment les plus jeunes quand ils reçoivent ce genre d'images et d'en

discuter, d'expliquer. La question pourrait alors être : doit-on laisser les plus sensibles regarder ce qu'ils veulent à la télévision sans les encadrer ? Le journal télévisé doit-il être vu par tout le monde ? Plutôt que se demander si ces images doivent-elles passer ?

Encore une fois c'est plutôt la banalisation de cette violence, le fait de ne plus se rendre compte que ce sont des situations exceptionnelles et hors norme qui est à questionner que de diffuser ces images. La question ne se pose pas, à mon avis, au bon endroit.

C'est parce que les médias diffusent et font circuler des informations que des dictateurs, des pays autoritaires ou des « puissants » ne peuvent pas faire ce qu'ils veulent. Ce n'est pas une bonne solution pour un pays démocratique de chercher à contrôler ses médias.

Après, tout dépend de la façon dont ces images sont d'une part produites (faut éviter les effets de manche, la surenchère, etc.) tout dépend aussi de la façon dont elles sont annoncées, et là on a beaucoup progressé depuis Timisoara en Roumanie. Dans les journaux télévisés, très régulièrement, le commentateur utilise un conditionnel, il avertit en disant : attention ces images risquent de choquer, les images nous ont été fournies par l'armée de tel pays qu'on a pas pu recouper, etc. Là-dessus, on a quand même avancé. Ce qui manque sans doute, c'est l'explication, la remise dans le contexte. Mais, on se heurte à un système de média qui est dans l'hyper concurrence, dans l'immédiateté, dans le manque de temps, dans la chasse au scoop, ce qui laisse peu de place à la contextualisation et à la mise à distance. Peut-être que ce travail est plutôt à faire par celui qui reçoit l'image que par celui qui la diffuse, il resterait une éducation à l'image ou aux médias à inventer plutôt qu'à brimer le côté production des images.

* La violence de la télé-réalité : images violentes

Les émissions dites de télé-réalité fleurissent actuellement sur les chaînes de télévision : Loft Story, Nice People, Star Academy, La Nouvelle Star, etc. Hormis quelques accrochages et dérapages verbaux entre les protagonistes, il est difficile de penser a priori que la télé-réalité puisse être considérée comme violente au même titre que les films, images de guerre ou le journal télévisé. Je pense que c'est une forme de violence, dans ce qui est proposé, violence parce qu'elle est obscène et l'obscénité fait partie de la violence.

Monique Canto-Sperber définit : « l'obscénité est le déballage sans restriction », c'est quasiment la définition de la télé-réalité. Les rapports triviaux, l'ambivalence des sentiments, les coups bas sont le pain quotidien des émissions de télé-réalité. On y fait l'apogée de la facilité, l'intimité et la vie privée y sont exposées aux yeux de tous. Au-delà de la télé-réalité, ces programmes ne sont qu'une ultime étape d'une évolution qu'a connue la télévision et qu'elle connaît toujours. D'autres programmes se sont faits le relais de propos sulfureux et d'exposition de l'intimité. C'est le cas de *C'est mon choix*, *Vie privée vie publique*, *Ca se discute*, etc. La télévision donne de plus en plus la parole à des anonymes, qui viennent raconter leurs problèmes, qui viennent livrer leur intimité, leurs angoisses, leurs désirs, etc. Tous ces programmes surexposent l'intimité et flattent quelque part notre côté voyeur. Et c'est aussi une forme de violence et d'images violentes à la télévision.

De plus, le fonctionnement des émissions de télé-réalité renvoie aux effets que j'ai décrits tout à l'heure. La vie quotidienne des protagonistes se résume à la survie dans un appartement coupé du monde ou sur la démonstration d'un savoir-faire particulier (chanter par exemple). Leur destin est alors remis, chaque fin de semaine, dans les mains des téléspectateurs après un acte de nomination frôlant la délation et qui entraîne tout un tas de comportements. Ce mode de fonctionnement fournit alors aux spectateurs une fausse idée de ce que sont les relations humaines, mais aussi le prix du travail ou les chemins de la réussite. Les effets de désensibilisation, l'incubation et d'identification sont présents tous les trois dans ce genre de violence télévisuelle : désensibilisation par rapport à

la réalité, au travail, d'identification, beaucoup de jeunes filles s'identifient aux gens de la Star Académie et d'incubation.

La question serait ici : faut-il réguler la télé-réalité de nos écrans ? Doit-on considérer la télé-réalité comme une déviance de l'évolution télévisuelle ou un comme un révélateur de l'évolution sociale ?

L'obscène et la surexposition de l'intimité peuvent-ils être considérés comme une forme de violence ?

* La pornographie : images violentes

Autre forme d'images violentes, la pornographie. Là également c'est une forme de violence car cette mise en spectacle de la sexualité déroge à la norme. De plus, il y a un problème de définition en ce qui concerne les programmes ou les séquences pornographique. Pour revenir à la publicité, il y a une forme de pornographie dans la publicité. Dans la pornographie, on retrouve les mêmes risques d'effets que ceux que j'ai décrits tout à l'heure. Dans ces spectacles pornographiques, on a une absence de dialogue, le dénuement de tout sentiment, une ellipse temporelle assez affligeante, des rapports sexuels violents, des actes de soumissions. Tout le contenu de ces spectacles pornographiques est en totale inadéquation avec la réalité. La représentation visuelle brutale, qui a été étudiée et avérée, était une des conclusions du rapport Kriegel, qui déclare que la représentation visuelle brutale ou répétée de scènes ou de programmes pornographiques chez l'individu, chez l'enfant ou le jeune adulte imprime durablement son comportement et sa sexualité. Le rapport Kriegel dit bien : chez l'enfant et le jeune adulte. Cela peut paraître bizarre, normalement, ils n'ont pas accès aux programmes ou aux produits pornographiques. Une étude à la même date, nous apprend que la moitié des enfants de moins de douze ans ont déjà vu un film ou des séquences à caractère pornographique.

Comment réguler l'accès à ces images pornographiques puisqu'elles sont diffusées à la télévision par réseau hertzien ou sur Internet et donc accessible à tous ?

Pour conclure mon propos, j'ai un questionnement général : faut-il continuer à s'interroger sur la violence des médias ? N'est-ce pas le propre des démocraties que de ne pas contrôler ces médias ? Pourquoi vouloir contrôler la violence dans les médias ? Plutôt que de chercher à contrôler à la production des émissions ou des images, n'est-ce pas notre mode de consommation et de réception qu'il faut remettre en cause, et notamment l'absence de dialogue ?

3. Le thème de la violence et de l'insécurité dans l'information médiatique

Benoît Lafon

Voir comment la télévision et la presse traite de la question de l'insécurité, et surtout poser quelques questions sur la construction de cette information et amener à s'interroger sur qu'est-ce qui est vraiment violent et où se situe la violence.

J'ai relevé un certain nombre de phrases de sens commun que l'on peut entendre au quotidien et qui semblent communément partagées dans les conversations :

« Ils sont de plus en plus jeunes, et de plus en plus violents ».

« Ils sont totalement désocialisés et sans repères »

« Après avoir saturé les villes, ils menacent désormais les campagnes » : la délinquance se répand, comme par contagion.

« Avant, ce n'était que les garçons, maintenant, les filles s'y mettent ». Pourtant, les statistiques montrent que la proportion garçons/filles ne change pas.

« C'est la faute aux parents qui sont démissionnaires, à l'école qui ne fait plus son boulot ».

« Si la justice était moins laxiste... »

« C'est bien la preuve que la prévention, qu'on met en place depuis 30 ans, ça ne marche pas, comme ne marche pas l'intégration... ». Sous-entendu, il faut faire autre chose pour pallier cette dilution des institutions...

Voici le genre de choses qu'on entend et qui font partie des phrases de sens commun autour de la question de l'insécurité et de la violence. Et si le sens commun des médias était une réponse à la demande sociale sur le sujet ? Et si la façon dont les médias traitent cette question était d'une certaine façon une réponse à une demande qui est perçue, connue des journalistes, à travers ce genre de déclaration de on-dit que tout le monde connaît et que tout le monde entend mais que personne ne dit de façon médiatisée ou publique et garde pour la sphère privée ? Et si les images répondaient à ce marché là, à cette demande sociale qui s'exprime de façon privée ? Là, aussi, je joue le provocateur : on a la télévision qu'on mérite !

Une autre phrase de sens commun : « Le Pen dit tout haut ce que tout le monde pense tout bas. »

Ce n'est pas avec ce genre de phrase qu'on peut comprendre la société, mais c'est le genre de phrase commune, qui est dans tous les esprits, mais qui n'est pas médiatisée et qui n'est jamais légitimée.

L'information journalistique est le résultat d'un processus social : c'est la partie visible d'un iceberg. Derrière, il y a tout un processus social qui amène ce genre de production journalistique. Les médias et leurs discours sont le produit d'intérêts et de stratégies divers de groupes sociaux, d'institutions, d'individus... Il faut abandonner toute idée de manipulation par le politique ou par l'économique de l'information sur ce sujet là.

Les journalistes subissent diverses pressions. Les acteurs sociaux demandent à être médiatisés, à avoir un avis, à s'exprimer sur le sujet traité. Les acteurs politiques eux-mêmes souhaitent communiquer activement sur le sujet de façon à répondre aussi à la demande sociale. S'ils répondent à cette demande sociale, il y a bien évidemment un aspect stratégique d'élection ou de réélection future à un poste présidentiel peut-être.

Est-ce illégitime ? Pas du tout, c'est le jeu de la démocratie, le jeu de l'acteur politique qui identifie une demande, qui s'efforce d'y répondre et qui vise à être réélu. On est dans un jeu démocratique classique. Y a-t'il à redire sur ce jeu démocratique ? À partir du moment où la démocratie fonctionne selon des personnes qui mettent en œuvre une action, qui peuvent mettre en œuvre un programme et qui souhaitent communiquer sur ce sujet de façon à être réélu, on est dans un marché ouvert des idées à partir du moment où les opinions contradictoires peuvent s'exprimer. Ça amène à des questions, chacun a son opinion sur ce sujet-là. On peut avoir un avis tranché, mais je ne suis pas certain que la réponse réelle soit aussi tranchée.

Les médias et leurs discours sont le produit d'intérêt, de stratégies divergentes et finalement, les médias sont soumis à une double contrainte :

* Répondre à une demande sociale qui s'avère être un marché : les médias sont des entreprises dans des marchés, l'audience est nécessaire, parce qu'elle permet le financement des médias actuellement, qu'ils soient écrits ou audiovisuels, les médias sont financés par des ressources publicitaires. La publicité peut être vue du point de vue du consommateur comme une sorte de matraquage, de discours auquel on souhaiterait ne pas être soumis, dans le même temps, le consommateur n'est pas prêt à payer la consommation médiatique pour être débarrassé des messages publicitaires. Jusqu'à présent, les consommateurs préfèrent recevoir des messages

publicitaires et avoir l'illusion de la gratuité des messages télévisuels alors qu'il est bien évident que lorsqu'on achète un produit, une part du prix d'achat va au financement des campagnes publicitaires et indirectement finance la chaîne ou la presse qui publie la publicité. C'est un peu aussi une sorte d'état social dans lequel les citoyens - consommateurs préfèrent payer d'une certaine façon leur produit à un prix de marché, mais qui inclut ces campagnes publicitaires et préfèrent avoir l'illusion de la gratuité de l'information. Il y a ici peut-être un souci d'information, et l'information et la formation pourraient peut-être être davantage sur ces aspects et autant sur ces aspects que sur l'interprétation des images.

* Sélectionner des données, les trier, les hiérarchiser et les publier : c'est le rôle des médias, le rôle des journalistes aujourd'hui. Là aussi, on a une idée un peu fautive des journalistes. On pense journalisme d'enquête. Si un journaliste est un journaliste d'enquête, c'est qu'il veut publier des données, des informations, dans un but précis, qu'il donne l'éclairage qu'il souhaite à ces informations et qu'il choisit de mettre en premier titre un événement sportif, et en troisième un massacre ou un tremblement de terre. C'est ce qu'on voit quotidiennement et les interrogations qu'on se pose sur ces questions là. Mais le journaliste, à l'heure actuelle, est peut-être moins un journaliste d'enquête qu'un journaliste qui est soumis à une pression considérable de la part de tout un ensemble d'acteurs sociaux qui sont des communicants qui produisent des informations clés en main, prêtes à être diffusées, à être publiées, des dossiers de presse. Un journaliste qui veut faire une enquête sur la gestion des déchets recevra des dossiers de presse très bien faits de la part des acteurs du secteur. Il sera très difficile d'obtenir des informations contradictoires, en tout cas, il devra arbitrer entre les différentes productions qui lui sont proposées. Donc, le journaliste doit trier et doit faire preuve de discernement.

Or, sur la question de l'insécurité et de la violence, le journaliste dispose de données qui sont des statistiques, qui sont des constructions sociales. Une statistique est-elle fiable, elle a l'apparence de la fiabilité puisqu'elle est quantifiée, puisque c'est un chiffre. Un chiffre, on ne peut pas beaucoup discuter, on peut simplement l'interpréter, on ne peut pas dire, c'est 20 %, je le commente. Or, ce 20 % est-il réel, est-il fiable, est-il pertinent. C'est là qu'est le réel enjeu. La question qui mériterait d'être posée sur le sujet de la violence, notamment, mais aussi sur bien d'autres aspects, est la construction des données que publient les journalistes. Ont-ils le temps, les moyens d'enquêter sur les données chiffrées qui leur sont données. A-t-on les moyens de remettre en cause une statistique de l'Insee qui est une construction sociale ? A-t-on les moyens de discuter ces données-là, pourtant ces données sont le lot quotidien de l'actualité et parfois créent l'évènement. Un sondage indique que..., une statistique officielle indique que ..., le chômage est en progression... pourtant ces statistiques sont-elles fiables ?

A ce sujet, je cite Laurent Mucchielli (CNRS) qui travaille sur cette question de l'insécurité : « La statistique de police est à prendre avec beaucoup de prudence ; les changements brutaux de niveau d'enregistrement que l'on observe parfois étant presque toujours liés à des changements dans le mode d'enregistrement lui-même et non dans les comportements délinquants. C'est le cas par exemple de la brutale augmentation en 1993-1994 de la part des mineurs dans les mis en cause par la police. C'est sans doute également le cas de la prétendue hausse subite de la délinquance constatée ces dernières années dans les zones de gendarmerie. Réfléchissons-y un instant : comment pourrait-il en être autrement ? Pourquoi, subitement, la cohorte d'enfants nés telle année et arrivant à l'âge où l'on commet le plus de délinquance, se comporterait de façon très différente de la cohorte d'enfants nés l'année précédente ? Par un effet de conjonction astrale ? Ceci est peu sérieux. Les évolutions des pratiques et des représentations sociales s'inscrivent toujours dans la

durée. Par contre, les fonctionnements administratifs peuvent évidemment connaître des réorganisations rapides. »

Comment est construite l'information ? Comment sont construites les données qui sont publiées et les journalistes ont-ils la capacité à avoir une distanciation critique par rapport à ces données ? On rejoint toutes les interrogations actuelles, sur la sociologie du journalisme.

De nombreux sociologues du journalisme montrent de façon évidente la pression quotidienne et le travail routinier du journaliste. Le journalisme, à l'heure actuelle, est un travail routinier. Les journalistes font un travail rythmé au quotidien par des conférences de rédaction, qui définissent les cadrages des sujets, le journaliste va contacter son service de documentation, essayer d'avoir des dossiers de presse sur les questions, mobiliser une ou deux personnes à interviewer de façon à cadrer, éclairer son sujet d'une façon particulière sans obligatoirement se poser la question de la validité des informations qu'ils médiatisent. Ce qui l'intéresse surtout, c'est de donner un sens à ce qu'il écrit et c'est en ça qu'il faut considérer peut-être de façon plus ténue ce qu'on avait évoqué, la question de la différence entre la fiction et le journalisme. Il est vrai qu'une image violente peut être fiction, donc avec tous les artifices du cinéma ou réel. Au-delà de cela, la violence est présente pas seulement dans les images, mais aussi dans les discours journalistiques. De ce point de vue là, on doit peut-être considérer les informations journalistiques comme une mise en récit qui va répondre à cette demande sociale, qui est communément admise et connue de tous.

Enfin, est-ce que la réalité de l'insécurité n'est pas à chercher ailleurs ? Je proposerais une question, une équation pour résumer le phénomène :

Violence = sentiment insécurité = incertitude du lendemain, angoisse de l'individu.

La violence dont on parle n'est-elle pas davantage ce qui nous fait violence, et ce qui nous fait violence n'est-ce pas l'incertitude de la société actuelle ? La violence est une notion totalement subjective, elle est fondée sur des interprétations individuelles et elle est relative. Enfin, ce qui nous fait violence c'est l'incertitude de la société actuelle et ne reporte-t-on pas tout simplement nos angoisses face au manque d'encadrement, de repères, sur le thème de la violence ?

Au final, la violence est moins présente que par le passé. Laurent Mucchielli qu'on constate la baisse du nombre d'homicides. Par exemple, pour des formes de crimes qui ont émergé médiatiquement, il y a quelques années, par exemple, les viols collectifs, « les tournantes », il a fait un tour du côté de la presse des années soixante, il a retrouvé quantités d'articles sur les blousons noirs et sur les viols collectifs. Il a examiné les statistiques du ministère de la Justice et a vu que au fil des ans, le nombre d'affaires traitées était complètement étale. Il n'y avait pas d'explosion du nombre d'affaires judiciaires consacrées au traitement des viols collectifs. Donc, on est vraiment dans la création d'un discours médiatique autour de ça et d'une impression d'insécurité liée à un mal qui serait le mal des banlieues bien réel par ailleurs. Mais on a lié une réalité sociale et des crimes (qui ne connaissent pas d'explosion) à cette réalité-là.

Par contre, il faut prendre toutes ces statistiques avec beaucoup de vigilance, beaucoup de précaution et finalement, on doit vraiment prendre en compte cette idée de la violence statistique. Il faut bien séparer la réalité de la violence dans la société du discours sur la violence, car on est là dans le domaine du discours médiatique.

Je fais appel au sociologue, Norbert Elias qui, dans l'ouvrage « Le procès de civilisation », expliquait que les individus dans les sociétés contemporaines, modernes, depuis le 17^{ème}, le 18^{ème} siècle intégraient des valeurs d'autocontrainte. Qu'est ce qu'on fait aujourd'hui lorsqu'on prend le volant, on fait attention à ne blesser personne. On a des règles du code de la route, et on a une

responsabilité, en tant qu'individu qui conduit. Aujourd'hui, que voit-on comme grand chantier se mettre en place de la part du gouvernement ? La lutte contre la violence routière. Toute forme de violence nous est insupportable. Elias nous explique qu'au Moyen-Âge, il y avait des routes mal carrossées, mal fréquentées et l'individu devait être systématiquement prêt à l'attaque pour défendre sa vie. A l'heure actuelle, les individus lorsqu'ils vont d'un point à un autre, n'ont pas cette idée d'être prêts à l'attaque pour défendre leur vie, quoique... y a des zones. Mais globalement au quotidien, lorsqu'on sortira de cette conférence, et qu'on ira dans une autre ville française, on aura peut-être davantage le souci de ne blesser personne et de faire attention au volant plutôt que de défendre sa vie.

Effectivement, il y a des différences fondamentales qu'on a tendance parfois à laisser de côté sur l'évolution de la violence dans la société, et je pense qu'il faut poser la question de l'insécurité liée à l'incertitude de la société actuelle. Finalement la peur de la violence à l'heure actuelle ne serait-elle pas liée à l'angoisse fondamentale des individus, cette angoisse étant liée au manque d'encadrement, à la disparition de tout un ensemble de corps sociaux qui encadraient, qui ceinturaient l'individu : les corporations professionnelles, la famille, etc. Il existait tout un ensemble de contre-pouvoirs, la contrepartie était que les individus avaient peu de choix, on naissait sabotier, on mourrait sabotier... A l'heure actuelle, l'individu a une panoplie de choix presque démesurée et il n'a peut-être pas toujours les moyens d'opérer les choix et ceci explique les facteurs d'incertitude et favorise peut-être des pratiques qui sont révélatrices des nouvelles formes de violence qui sont liées notamment aux pratiques d'addiction, drogue, etc., pour réduire cette question de l'incertitude. Les médias finalement sont toujours le reflet des rapports de force de la société.

Débat :

Remarque : Vous avez dit qu'il n'y a pas de relation de cause à effet entre la violence et la télévision. Je pense qu'il y a un lien entre ce qu'on voit et la violence. Par exemple, les films de Luc Besson. Je pense qu'il y a un lien de causalité.

Réponse d'Hélène Romeyer : Quand je dis qu'il n'y a pas de lien de causalité, c'est qu'aucune étude ne l'a démontré. En même temps, vous parlez de la violence dans les médias, il est très difficile de parler comme ça de manière globale. Quand on va au cinéma, on sort de chez soi pour aller à un spectacle de divertissement. Là, toutes les études prouvent que les gens sont parfaitement conscients, quand ils vont au cinéma, que ce n'est pas la réalité, y compris pour les plus jeunes. Ils n'ont aucun problème de distinction entre fiction et réalité dans le cadre du cinéma, certainement parce qu'il y a l'acte de sortir de chez soi.

Réponse de Benoît Lafon : Des études ont montré que l'introduction de la télévision dans les prisons a été un facteur de pacification incroyable. Les détenus qui peuvent regarder la télévision, peuvent « s'évader » et c'est réducteur d'angoisse, ça aide les personnes à supporter la captivité. Cela ne leur donne pas du tout envie de nettoyer les gardiens, cela leur donne plutôt envie de rester devant la télévision pour regarder et s'évader. La question que vous avez posée me fait penser au débat drogue dure - drogue douce, l'alcool. Il est bien évident qu'un alcoolique a bu un verre un jour, pour autant ceux qui boivent un verre ne deviennent pas alcooliques. Une personne qui se pique à l'héroïne a fumé un joint un jour, pour autant les personnes qui fument des joints ne sont pas toutes passées à des drogues dures. Ce sont tous des phénomènes d'addiction. Le lien de causalité existe, bien évidemment, chez les personnes qui passent à l'acte. Dans le passage à l'acte, il y a, à un moment, un support. Les pédophiles ont en général des représentations à leur domicile.

Toutes ces personnes ont des supports, tous les passeurs à l'acte. Tous les actes violents, à un moment, sont basés sur une représentation de cette violence. On peut se poser la question légitimement, mais pour autant tous les individus qui voient des images violentes ne passent pas à l'acte. Donc le lien de causalité n'est pas si évident.

Remarque : Si on met un couteau dans la main de quelqu'un qui n'est pas d'aplomb...

Réponse de Benoît Lafon : Bien évidemment. Mais la question de l'alcoolisme n'est pas réglée par la prohibition.

Réponse d'Hélène Romeyer : Rien n'est construit dans la société en fonction d'une minorité qui n'est pas d'aplomb. Tout est produit en fonction de la majorité qui est d'aplomb. On ne peut pas brimer la majorité. De toute façon, ce sont des gens qui seraient passés à l'acte parce qu'ils ont autre chose dans leur comportement qui ne va pas.

Remarque : Dans l'enseignement, il faut donner aux jeunes les moyens de décoder les médias, leur donner des outils de lecture. Les jeunes ont accès à beaucoup d'images. Je vais voir ce genre de film avec mes enfants, ils savent que c'est de la fiction. Mais c'est dangereux pour les jeunes qui n'ont pas de référence. En tant que professeur, au moment de la crise dans les banlieues, nous avons eu des conversations en classe et j'ai senti que cela leur faisait beaucoup de bien de pouvoir en parler, une sorte de débriefing.

Réponse de Benoît Lafon : Les élèves qui sont scolarisés, qui ont une scolarité normale ne sont pas les plus mal lotis pour interpréter les images. Vouloir faire un cours d'éducation à l'image serait superflu dans la mesure où ce sont des élèves qui de toutes façons ont cette distance critique. En général, ceux qui sont bien scolarisés et qui suivent bien le cursus scolaire ont cette distance critique. Par contre, ce qui manque, c'est ce lieu de débriefing. Je verrais plutôt un cours ou un moment où on peut aborder les questions sociales, de psychologie et de construction des images. Ce n'est pas tellement décoder les images, c'est plutôt voir comment elles sont construites et aller un peu plus loin. Ça rejoint ce que vous dites, le problème est plutôt pour les enfants déscolarisés, en rupture, c'est là qu'est le souci.

Remarque : On a travaillé sur la violence à l'école des Ruires. Les enfants distinguent bien le réel de la fiction. Mais beaucoup d'enfants regardent le journal télévisé et prennent les images telles quelles sans qu'on en parle. Ils pensent que ce qu'ils voient au journal télévisé est une généralité, alors qu'il faut replacer cela en tant qu'exceptionnel, leur dire que ce n'est pas partout comme cela.

Réponse d'Hélène Romeyer : Doit-on laisser les enfants regarder le journal télévisé ? Ce n'est pas un programme pour les enfants. Encore une fois, cela vient de notre mode de réception. Les enfants n'ont peut-être pas à être devant le journal télévisé, ce n'est pas un programme qui leur est destiné.

Réponse de Benoît Lafon : C'est là que l'école peut suppléer au contexte familial qui explique mal ou pas. Ce débriefing est essentiel pour les enfants de primaire. Débriefing à la fois pour les images qu'ils n'auraient pas eu à voir mais aussi éventuellement pour les programmes qui leur sont destinés. Les chaînes de télévision créent de plus en plus de programmes pour des jeunes. Il y a une hyper spécialisation des programmes que l'on constate très bien, France 5, les tout-petits,

France 3, un peu plus grands, TF1, idem que France 3 et M6 et France 2 sur les adolescents. Là aussi, il y a des questions à se poser sur le rôle de la télévision. La télévision n'est pas inactive ni les ministères : toutes les campagnes sur la nutrition et le fait que les spots de publicité pendant les émissions enfantines doivent être vigilantes sur les barres de céréales, etc. Un spot télévisé où on voyait un père et son fils regarder un programme, on voyait le fils sursauter en disant que les images n'avaient pas le même sens pour lui. Il y a quand même des sensibilisations qui se mettent en œuvre.

Remarque : Inquiétude par rapport aux adolescents qui passent beaucoup de temps devant la télévision. Quelle distance auront-ils par rapport à ces images ? Surtout ceux qui sont à la traîne ?

Réponse de Benoît Lafon : L'idée au sens large est que ceux qui n'ont pas de difficulté d'intégration sociale ont une distance critique, c'est-à-dire qu'ils ne confondent pas ce qu'ils voient à la télévision et la réalité de la vie. Une enquête a été faite en 1957 en Grande Bretagne « la culture du pauvre » par Richard Dogas. Il montre qu'en Grande Bretagne, les lecteurs de la classe ouvrière qui lisaient de la presse populaire (vie des têtes couronnées, stars) et qui passaient leur vie et leur temps à vivre par procuration en lisant ces magazines, avaient du discernement. Il y avait toujours un discernement et ils prenaient ce qu'ils lisaient ou regardaient pour ce que c'était réellement. On pourrait faire un parallèle avec les adolescents qui regardent la télé-réalité ou autre. Il y a une conscience que cela n'est pas ma vie, c'est un spectacle, j'y prends plaisir. J'y passe du temps parce que j'y prends plaisir, donc, je passe un maximum de temps à faire cela parce que c'est plus plaisant que ma vie réelle, mais ma vie réelle reste ma vie réelle et elle est ce qu'elle est, c'est pour cela que je passe du temps devant ce programme pour passer du meilleur temps que dans ma vie réelle. Si j'ai la possibilité de le faire, je le fais, après peut-être il y a des découvertes de la vie qui font qu'on se désengage de ce genre de programme, de ce genre de consommation parce qu'on trouve d'autres motivations à vivre.

La question de l'adolescence par rapport aux écrans et par rapport à cette immersion, est liée à toutes ces pratiques d'addiction au moment de l'adolescence, à la fuite par rapport à la réalité, à des nécessités biologiques des individus mais que ce n'est qu'un passage dans la vie et on est en droit d'être optimiste.

Remarque : Aspect dégradant de la télé-réalité : on devient voyeur. Je ne sais pas si on est capable de s'en dissocier. Insidieusement on rentre dans le truc. C'est dangereux, le téléspectateur a l'impression de maîtriser mais ne maîtrise rien.

Réponse de Benoît Lafon : L'idée du sociologue éclairé est totalement fautive parce que, en tant que sociologue ou analyste, notre premier rôle est de reconnaître notre propre subjectivité. La recherche scientifique se base là-dessus en sciences sociales. A la différence du journaliste, je ne prétends pas l'objectivité, je suis impliqué. On doit commencer par s'immerger pour devenir soi-même un téléspectateur de base. Si on choisit de travailler sur ces questions, c'est que tout simplement on a une passion, un intérêt pour ça.

Bien sûr on ne maîtrise pas tout bien évidemment, il y a toujours quelque chose d'insidieux, c'est évident, on ne peut pas être totalement étanche. Sur l'aspect dégradant, je ne suis pas convaincu sur les émissions de télé-réalité, je le suis beaucoup plus sur tout un aspect de représentation du corps dans d'autres programmes. Par exemple, les jeunes regardent soit la Star Académie soit des clips vidéos. Qu'est-ce qui est le plus dégradant ? Je ne suis pas sûr que la Star Académie soit plus dégradante que le petit conservatoire de Mireille dans les années 60. Il s'agit du même genre

d'exercice : on fait travailler des jeunes, dans un cadre, avec toute la logique d'émulation et d'élimination qui peut être gênante, dégradante, obscène si on veut. Maintenant, je crois que c'est acceptable, de mon point de vue subjectif, par contre, je trouve plus dégradant et plus obscène, des images de clips vidéos, où on voit des corps dans des postures particulièrement suggestives voire plus. Autant le rock ou le rap, sur le plan musical, cherche à provoquer un débat, choquer. Aujourd'hui, comme si les paroles ne suffisent plus, l'aspect pornographique, clairement revendiqué, est mis en avant. Là, il y a quelque chose qui pose problème.

Réponse d'Hélène Romeyer : Ce n'est pas tout à fait mon point de vue. Je n'arrive pas à me positionner précisément par rapport à la télé-réalité. Je suis docteur en sciences de l'information communication, je m'intéresse à la télévision et pourtant je me laisse prendre par ces programmes. Je me mets devant, je me laisse capter. Je me demande ce qui m'intéresse là dedans. Est-ce que c'est de savoir qui va gagner ? Bon, ce n'est pas forcément ça. Est-ce que c'est de voir à quel point les gens peuvent être bas dans leur stratégie, leur tentative de manipulation ? Je ne sais pas. Dégradant, je n'irais pas jusque là, mais, je dirais que ce qui est dangereux pour moi dans les programmes de télé-réalité, c'est l'impression de facilité des chemins vers le succès. L'image que l'on donne, c'est que si on est une jeune fille pas trop mal de sa plastique et qu'on sait chanter, on peut arriver. Si dans la Star Académie, il y avait un cours sur l'économie des industries du disque, sur qu'est-ce que c'est un agent, sur comment je monte un spectacle, qu'est-ce que c'est une production, ça me gênerait moins, je crois. Je suis complètement schizophrène par rapport à ce programme : d'un côté, je regarde ce programme, il y a quelque chose qui m'attire que je n'arrive pas à définir et d'un autre côté, je me dis, c'est potentiellement, si ce n'est dangereux, au moins questionnant. Ceci dit, j'ai 33 ans, quand je pose la question à mes nièces qui ont 9 et 12 ans, elles me disent que ce n'est pas la réalité, c'est évident ! Moi, je me pose la question, pas elles !

La Star Académie est intéressante comme révélateur d'évolution sociale en cours. Cette année, dans la Star Académie, il y a deux pères de famille, un plus âgé, une jeune fille qui se porte bien et qui est toujours là, ce qui n'existait pas dans les toutes premières Star Académie, qui étaient beaucoup plus formatées.

Réponse de Benoît Lafon : Ce qui est révélateur dans ce que tu dis, c'est que tu t'y laisses prendre, moi, je m'y prends volontiers ! On peut avoir une posture de téléspectateur, prendre plaisir à regarder un programme tout en étant conscient de ces limites et des dérives éventuelles. Si on juge que les dérives sont trop graves, on rejette, si on juge que les dérives sont finalement acceptables au regard du plaisir qu'on peut prendre à le regarder, et que finalement, ça reste quelque chose d'acceptable, chacun place son jugement personnel là-dessus. Là, on est avec nos normes et notre éthique personnelles.

Remarque : finalement, la télévision est plus dangereuse pour les vieux !!! (Rires)

Réponse de Benoît Lafon : C'est par rapport à la différence générationnelle. Pour vous, je pense qu'il y avait des consommations médiatiques, que vos parents trouvaient inadaptées et totalement idiotes, je suppose.

Remarque : Des témoignages de personnes fragilisées, qui exposent à nouveau leurs problèmes à l'antenne. A la radio, ça ne me gêne pas du tout, ce sont des témoignages que j'écoute avec plaisir, parce qu'il n'y pas d'images. A la télé, je trouve ça insupportable.

Remarque : Aspect interactif : dans ces émissions, on vote avec SMS. Avec un SMS, on condamne, on amène le téléspectateur à agir, sur la condamnation, l'exclusion de quelqu'un.

Réponse de Benoît Lafon : La parole privée qui s'expose est une vraie dérive de la télévision, parce qu'il s'agit à terme d'une production commerciale qui nous fait prendre pour de la réalité, ce qui n'est pas forcément de la réalité. J'ai vu des mêmes personnes, témoigner dans différentes émissions : chez Delarue, Evelyne Thomas... sur des thématiques différentes ! Cela veut dire qu'on voit des personnes qui ne sont pas forcément bien dans leur tête, avec un ego démesuré, qui ont un besoin d'identifier qui ont besoin de se mettre en scène et qui deviennent des professionnels de la parole privée et de la parole intime. Là, on a une dérive qui est finalement une spectacularisation de cette parole, on a probablement des dérives dans des thérapies brèves, dans la croyance, dans un mieux être. Toute cette parole est construite sur des fondements totalement mouvants et pas très sains.

Remarque : Dans Télérama, un article explique que du fait de la multiplication de ces émissions les productions sont confrontées au nombre limité de témoins. Du coup, les chaînes utilisent les mêmes. C'est une sorte de professionnalisation des témoins.

Réponse d'Hélène Romeyer : L'émergence de la parole profane à la télévision est une des mes thématiques de recherche. La difficulté est qu'en régime démocratique, il est intéressant que les légitimités de parole changent, que ce ne soit pas réservé aux politiques, aux intellectuels ou aux journalistes. Il est positif qu'une parole ordinaire puisse s'exprimer et faire avancer à la fois les acteurs de l'espace public mais les thèmes en débat. Des thèmes sont plus ou moins tabous (violence sur les femmes, viols). Si les témoins ou ceux qui ont vécu ce genre d'expérience ne viennent pas en parler et si on ne leur donne pas l'accès à cette parole, on n'en parle jamais. Bien sûr, il y a des déviances, mais le fait qu'il y ait une parole ordinaire, c'est important.

Réponse de Benoît Lafon : La balance est peut-être positive dans la télévision, elle a peut-être eu ce rôle de libérer un certain nombre de thématiques et de faire tomber un certain nombre de tabous. Est-ce que c'est la télévision qui a fait ça, ou est-ce que c'est la société qui a utilisé la télévision pour faire ça ? Ce sont des forces sociales qui s'opposent.

Un programme qui m'avait intéressé est « A la découverte des français », une émission des années 50 d'Etienne Lalou. On allait filmer des professions dans différents lieux, une famille de mineurs, d'agriculteurs... pour faire découvrir aux autres français la façon dont ils vivaient. Ce qui était frappant, c'est que sur le plateau, Etienne Lalou, présentait le reportage qu'on allait voir en disant : « vous allez voir cette famille vivre au quotidien, nous leur avons demandé de jouer leurs propres rôles ». Cela sonne faux. A l'époque les dispositifs techniques étaient plus lourds, il fallait des gros éclairages, de grosses caméras non mobiles. De part ses contraintes, la télévision était peut-être plus honnête dans sa fabrication. On expliquait : ces gens-là jouent leurs rôles, alors que maintenant on arrive à des dispositifs de confessions intimes où on donne un caméscope numérique à une personne, qui va avec cette illusion d'immersion, avec cette illusion qu'on voit la réalité telle qu'elle est, alors que c'est toujours un récit, il y a toujours un montage. Tout ce qu'on voit à la télévision n'est qu'un récit. Parfois la réalité peut être mieux mise en scène par un film de fiction qui invente une histoire que par un reportage d'actualité ou par une enquête. C'est toujours du récit, même avec des images réelles, c'est toujours une représentation.

Remarque : c'est le problème de la présentation de l'information. On a vu des scènes dures de la guerre en Irak : des images de massacres en gros plan.

Réponse de Benoît Lafon : C'est la valeur des plans qui est mise en avant. Les plans n'ont pas tous la même valeur, le même sens, c'est toute la question du montage de l'image animée. Il faudrait interviewer un monteur, ou un technicien de cinéma ou de télévision pour parler de la construction du sens par la valeur des plans.

Deux exemples :

* Une série télévisée comme 24 (canal +) : on suit un agent antiterroriste dans toutes ses pérégrinations avec des choses complètement invraisemblables. C'est d'une violence totale, mais il y a une telle déconnection avec le réel, c'est le jeu qui veut ça. D'une certaine façon, il y a une immersion avec le compte à rebours, chaque épisode étant une heure - c'est en temps réel, on est pris dans une espère de grand cirque avec des effets, des explosions, des terroristes, c'est le jeu et c'est tellement cadré qu'on y croit pas une seconde et qu'on est dans un récit fictif total.

* Un autre récit de fiction : le film Caché de Michaël Hanecke, qui est sorti il y a peu de temps, où on voit une tension se mettre en place tout au long, avec des plans très longs, et tout d'un coup le protagoniste s'égorge devant la caméra, se suicide de cette façon. Et là, on a réellement un effroi terrible. Comme quoi ce n'est pas la quantité de violence montrée, la quantité d'hémoglobine qui coule, c'est plutôt la valeur du plan. Comment le plan arrive à un moment où le spectateur est fragilisé d'une certaine façon, par un récit antérieur, par exemple.

Remarque : Orange Mécanique est un film très violent alors qu'il n'y a pas une seule image violente.

Réponse d'Hélène Romeyer : Un reportage dans un journal télévisé fait moins d'une minute. Cela veut dire qu'en moins d'une minute, il faut que le journaliste ait parlé, raconté les choses et choisit une image, donc il fait un choix et va aller vers le raccourci, vers l'illustration. C'est aussi pour ça que les images dans le journal télévisé sont à prendre avec des pincettes. Ils se sont tous fait prendre sur le vrai faux charnier de Timisuara, ou l'enfant palestinien qui se fait tuer.

Le cinéma peut se faire sur un temps long, on peut tourner pendant un an, monter pendant six mois, avoir le temps de la réflexion. Dans le journal télévisé, en moins d'une minute, il faut avoir dit quelque chose, par rapport à l'objectif que s'est fixé le journaliste lui-même, donc il ne va chercher des images que pour illustrer son propos. Ce n'est pas la réalité qu'il nous montre, c'est l'illustration de ce que lui veut dire.

Remarque : Selon une enquête parue dans le journal Le Monde, depuis 1945, il y a moins de guerres et moins de morts.

Remarque : pourquoi regarder le journal télévisé tous les jours ?

Réponse de Benoît Lafon : c'est un rythme de vie, c'est un rituel social quotidien.

Remarque : je me suis débarrassée de ma télévision ! Je ne supportais plus la télévision. J'écoute la radio...

Réponse d'Hélène Romeyer : Il y a, en effet, de plus en plus de gens qui n'ont plus la télévision.

Réponse de Benoît Lafon : Sur la baisse du nombre de morts, tout ce qu'on a dit est relatif au cas français et occidental, mais il faut relativiser les différentes situations. Les systèmes médiatiques sont très différents en fonction du système politique. On parle des pays du Nord industrialisé,

modèle occidental, on ne parle pas des autres zones culturelles. Sur cette idée de baisse de la violence, il n'est pas dit que demain, on n'ait pas une flambée gigantesque de la violence. Je parlais d'Elias et du procès de civilisation qui est cette intégration de l'autocontrainte, lui-même, sa famille avait été déportée dans les camps de concentration. Donc il savait de quoi il parlait, et il pouvait aussi parler de processus de décivilisation très rapide, même si sur le temps long, on va vers ce sens là, il y peut y avoir des grandes cassures historiques.

Réponse d'Hélène Romeyer : Pour compléter, il ne faut pas oublier aussi qu'on est à une époque où tout le monde maîtrise à peu près les flux d'information. Je demande qu'on me démontre qu'il y a moins de morts dans les guerres aujourd'hui. On ne sait toujours pas chiffrer combien il y a eu de morts sur la 1^{ère} guerre d'Irak (libération du Koweït). Les décomptes dont on dispose ont été donnés par l'armée américaine, on n'a pas d'autres sources d'information, même chose pour l'Irak en ce moment. Bien sûr, il ne s'agit pas de la boucherie de la 1^{ère} guerre mondiale, mais attention sur les informations qu'on nous donne en ce moment sur les guerres depuis les années 80, parce qu'il y a sur ces conflits, une information qui est maîtrisée par le Pentagone, il n'y a pas d'autres sources d'information. Méfiance...

On réfléchit sur les sociétés occidentales, mais une étude faite par des ethnologues révèle que le continent africain est plus violent qu'au siècle dernier.

Réponse de Benoît Lafon : Pourquoi regarde-t-on la télévision ? Tout simplement parce que je crois qu'on a un besoin d'évasion, on a une curiosité naturelle et au-delà de cela, on a un besoin de repère. Je reviens sur la notion d'insécurité : là où on a une existence extrêmement rythmée, où on a un appel à la prière, un angélus tout les jours, une famille qui nous encadre, une corporation professionnelle qui nous encadre, où on a une trajectoire toute tracée, on a peu de choix, donc on a peu d'insécurité, on est dans son chemin et on en bouge pas et on est tenu dans une sorte d'ignorance et on a moins qu'aujourd'hui conscience de sa propre individualité. Ce sont des interrogations posées par des philosophes, notamment sur l'évolution du concept de l'individu moderne. Qu'est-ce que c'est qu'un individu ? Avant il y avait peu de conscience individuelle, des trajectoires toutes tracées et donc peu d'insécurité. A l'heure actuelle, l'individu devrait maîtriser tout ce qui se passe dans la société. Pour répondre à cette insécurité, il a besoin d'activités ritualisées, il les trouve dans sa vie professionnelle, il les trouve aussi au travers de la consommation médiatique, à travers le quotidien, encore que la lecture de la presse quotidienne est faible, mais à travers la télévision et donc les rendez-vous hebdomadaires, journaliers. Tout cela sont des rythmes qui donnent des points de repère aux individus et qui luttent contre le sentiment d'insécurité et l'angoisse fondamentale de l'individu face à son destin. D'une certaine façon, l'individu a l'impression de mieux maîtriser le monde dans lequel il vit et il se donne des repères au quotidien pour exister et pour vivre.

Question : La télévision insécurise-t-elle les individus ?

Réponse de Benoît Lafon : Non, je pense que cela les sécurise. Disons que cela laisse des questions posées, et l'individu se pose des tas de questions. Je crois que c'est plutôt une réponse inadaptée à un individu qui n'est pas totalement achevé, nous ne sommes pas des individus achevés, totalement philosophes avec la sagesse que cela implique, donc on est obligé de s'en tenir à toutes ces béquilles du quotidien que sont les consommations médiatiques. Le média établit une relation qui rassure. Le soir, je vais voir le même journaliste et le fait de le savoir, ça me rassure, j'exagère un peu, mais c'est ça.

Question : Pourquoi si peu de place aux informations porteuses d'espoir ?

Réponse d'Hélène Romeyer : Dans le système d'information, on nous montre toujours que ce qui ne va pas. On ne nous montre jamais un train qui arrive à l'heure parce que ça n'intéresse personne ! Ce n'est pas vendeur ! Ce qui est vendeur, ce sont plutôt les dysfonctionnements, les choses qui ne vont pas, la polémique.

Réponse de Benoît Lafon : Le porteur d'espoir se retrouve en filigrane dans les programmes : le journal de Jean-Pierre Pernaut, avec les séries qui rassurent et qui sont porteuses d'une certaine qualité de vie qu'on est peut-être entrain de perdre, mais qui existe toujours et qui est rassurante. Le porteur d'espoir est en filigrane dans nombre de programmes télévisés : les histoires qui finissent bien chez Delarue, malgré mes problèmes, j'ai réussi finalement à les surmonter et aujourd'hui, je vais mieux. C'est aussi le téléthron. La télévision est porteuse de tout un ensemble de symboles porteurs d'espoir. Ce serait maltraiter la réalité que de dire qu'elle n'est porteuse que de désespoir, sinon personne ne l'a regarderait, personne ne s'y rattacherait et elle n'aurait pas le succès qu'elle a heureusement - malheureusement, c'est un état de fait. L'espoir n'est pas mort....